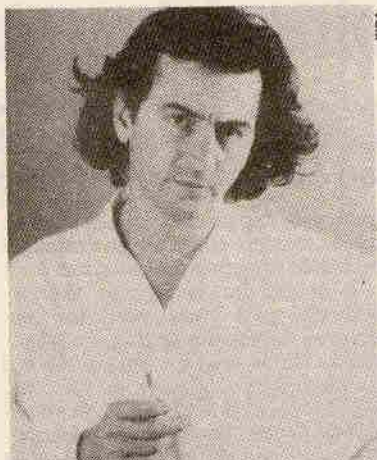


Critique/Théâtre

Le Jugement dernier

de Bernard-Henri Lévy. Mise en scène : Jean-Louis Martinelli. Décor : René Caussanel, costumes : Patrick Dutertre, éclairages : Claude Couffin, son : Lyonnell Borel. Avec : Gisèle Casadesus, Jean-Yves Chatelais, Beppe Clerici, Arielle Dombasle, Jacques François, Man-Yan James Hor, Alain Mac Moy, Armand Meffre, Pierre Vaneck. Au théâtre de l'Atelier, à 20 h 30, du mardi au samedi, matinées samedi et dimanche à 15 h 30 (tél. : 46.06.49.24 et « le Quotidien » Spectacles - Tél. : 47.37.59.58).



Un désenchantement attachant

sonnages en quête d'auteur » au besogneux ajusteur de ce « Jugement dernier », il y a une marge. C'est pourtant dispos, aguiché, que l'on entre dans la « pièce » : dans un théâtre vide (et qu'elle est belle la cage de scène de l'Atelier, et comme ils sont émouvants ces cintres !), un metteur en scène (Pierre Vaneck) et son assistante (Arielle Dombasle) reçoivent des « personnage » : chacun a à voir avec la réalité et si un thème peut les lier, c'est celui des idéologies. Le rêve communiste avec Catherine (la merveilleuse Gisèle Casadesus) qui fut la confidente de Lénine ; l'horreur des camps avec le chef de gare d'Auschwitz (Armand Meffre, accent au point et bonhomie inquiétante) ; la folie khmère avec cet étrange professeur, fasciné par la « libération » communiste (Jacques François qui fait un tabac mais avale trop de syllabes pour qu'on le comprenne toujours). Trois apparitions paradoxales : qu'ont-ils retenu de l'Histoire, que veut Anatole le metteur en scène ? Du pittoresque. Comment Catherine massait le bas-ventre de Lénine, comment Holweg comptait, impavide, les convois ; comment Pol Pot partousait à Paris, etc. Ce contenu anecdotique, maigre, racoleur, gêne. Il y a là, en particulier pour l'épisode des camps, de la Shoah, quelque chose qui injurie la réalité. Quelque chose de dérisoire qui blesse. Et comme le style laisse à désirer (c'est tout un art d'écrire monologues et dialogues, au théâtre), et comme il y a fort peu de distance, d'ironie dans le ton, et comme les plaisanteries sont misérables, une chape de plomb s'abat lentement sur la salle... Encore ces personnages

possèdent-ils quelque mystère. Mais que l'on voie comparaître Pangloss (le si fin Alain Mac Moy), paragon de la France profonde notable et qui n'agit que dans la versatilité satisfaite, que surgisse le Cardinal (Beppe Clerici) avec le chapelet des complots de l'Opus Dei, ou Cook (formidable Jean-Yves Chatelais), le chanteur businessman de la charité, et l'on est franchement dans des caricatures dignes du music-hall. Un sommet, d'ailleurs réglé comme un numéro de cabaret : les retrouvailles Aron-Sartre !

C'est donc cela l'Histoire du siècle ? C'est donc cela qui intéresse Anatole ? Mais il y a mieux. Il y a l'homme qui arrêta un char à Tien An Men (Man-Yan James Hor). Son secret ? Il écoutait Michaël Jackson dans son baladeur ! Et puis lui, il ne veut pas participer au spectacle et fiche tout par terre ! Rappelons-le, le vrai, le héros de Tien An Men est en prison pour dix ans.

Anatole va déprimer. C'est pire que ce jour où au festival de Cannes, personne n'est venu s'asseoir à sa table : c'est donc ça, « l'Etre et le Néant » ? Anatole va renoncer : Maud, son assistante-maîtresse, une terroriste passionnée par ce grand projet (mais elle l'aimait depuis toujours), va découvrir que l'auteur n'existe pas. Mais rassurez-vous, la femme est l'avenir de l'homme.

Martinelli réussit à créer une belle atmosphère, étrange, prenante et multiplie les trouvailles. Les comédiens, on l'a dit, sont de grande qualité et donnent de la densité aux personnages. Manquent pourtant la chair vraie, l'épaisseur sensuelle, l'émotion. On est dans la démonstration et Martinelli ne parvient pas à atténuer le côté « numéros d'acteurs » qu'induit la construction. Pierre Vaneck, qui ne quitte pratiquement pas le plateau, apporte beaucoup à Anatole. Un désenchantement attachant. Arielle Dombasle, look Nina Hagen, beauté hiératique, prend la pose quand il faudrait qu'elle flambe et inquiète.

Domage ! On comprend ce qui a séduit Pierre Franck. Mais il aurait fallu demander à Bernard-Henri Lévy de travailler, de retravailler son texte. De l'alléger, de gommer les complaisances, les facilités, les pirouettes. Un aussi grave propos aurait mérité plus d'exigence. Une hauteur de ton qui fait ici cruellement défaut.

Amélie HELIOT

Neuf personnages en quête de hauteur

Ecrire pour le théâtre est un art périlleux qui ne s'apprivoise vraiment qu'en fréquentant le théâtre. Bernard-Henri Lévy est un homme trop occupé pour consacrer ses soirées à l'art dramatique ; et la scène, c'est terrible, cela dévoile, cela ne pardonne pas. On peut passer sur une facilité dans un essai, on peut passer sur un point de vue discutable dans un livre critique, on peut passer sur un relâchement de style dans un roman. Au théâtre, impossible, et pour ambitieux et ingénieux que soit « le Jugement dernier », le texte bute contre la cruelle réalité du plateau et ni la mise en scène intelligente et inventive de Jean-Louis Martinelli, ni l'interprétation remarquable des magnifiques acteurs réunis ne peuvent dissimuler l'évidence : l'ambition du propos est grignotée par la prétention, l'ingéniosité de la fabrication est corrodée par l'infantilisme étonnant qui par bouffées envahit le texte. Et parfois, et c'est plus grave, on est gêné par quelque chose qui ressemble à de la vulgarité, une façon d'aborder l'Histoire assez injurieuse.

Car il s'agit d'Histoire et de l'Histoire du siècle. Pour l'intrigue, la construction, on pense à Pirandello. C'est d'ailleurs la seule ligne de force sur laquelle Jean-Louis Martinelli peut appuyer sa mise en scène, et il ne s'en prive pas. Mais du maître de « Six per-